

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Michel van Schendel, Paul Bélanger, Yves Boisvert

Rachel Leclerc

Number 136, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62307ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2009). Review of [Michel van Schendel, Paul Bélanger, Yves Boisvert]. *Lettres québécoises*, (136), 40–41.

Michel van Schendel, // *dit*, Montréal,
l'Hexagone, 2008, 128 p., 17,95 \$.

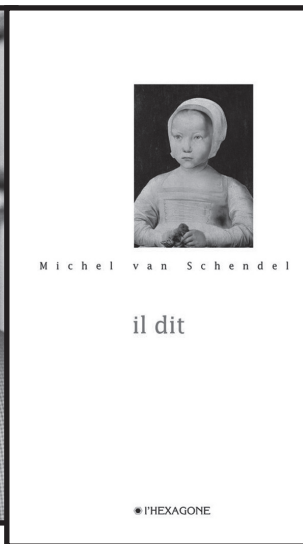
À la recherche de M^{me} Balbèque

De Proust, il disait que l'œuvre était « parfaite ». Il détestait et craignait le populisme, et la seule expression « écrire avec ses tripes » le mettait hors de lui. Michel van Schendel n'avait pas choisi d'être un intellectuel au sens très fort du terme et un poète amoureux de son bilboquet — le langage —, trouvant de la joie à remplir chaque jour son petit vaisseau.

Ce n'est pas un livre simple, d'aucuns diraient même que ce n'est pas un livre. Or *Il dit* est bel et bien un livre au sens où l'auteur l'entendait, un ensemble de textes qui avancent vers un même but : l'unité tient à ce qu'il réclame une forme et un contenu pour un projet d'autofiction. Tout ce que Van Schendel cherchait il y a trente, quarante ans, en écrivant ces petits chapitres



MICHEL VAN SCHENDEL



restés inédits — peut-être parce que non publiables —, il l'aura trouvé dans un livre prodigieux paru en 2002, *Un temps éventuel*, récit d'un parcours non moins prodigieux, où se déroule une rare qualité d'écriture qui donnait enfin un sens créatif à de vieilles frustrations ou errances autant qu'à d'anciens bonheurs. Une leçon d'écriture.

Van Schendel recherchait la densité, la *concentration* des choses pleines et parfaites — comme Proust —, des choses lisibles et en même temps suprêmement intelligentes. Il en appelait à notre discernement et se butait lui-même aux écueils d'une telle exigence. D'où l'impossibilité pour lui de publier de son vivant *Il dit*, chose in-finie.

Et pourtant il en avait accepté-demandé la publication juste avant sa mort, comme s'il refusait de léguer aux tiroirs ces textes qu'il savait contenir tout de lui-même, malgré leur fort relent de laboratoire.

DE LA SOUPE AU JARDIN

Le pays Campbell. Tout est dit là de la détestation que vouait l'homme à ce qui, au Canada, au Québec qu'il habita presque à son corps défendant — quoi qu'il en eût dit —, empestait l'américanisme. Ses raisons intimes, ses motifs — dont certains hautement politiques —, il les a analysés, puis théorisés jusqu'à en avoir mal au cœur. De sa nausée, où le vieil échec communiste avait quand même à voir, il a construit une œuvre qui, contrairement à celle de plusieurs autres « piliers » de l'Hexagone, s'est enrichie durant les dernières années au lieu de s'amincir. Le poète n'avait pas de lauriers sur lesquels s'endormir. Il l'a construite, cette œuvre, avec une générosité qui lui dessilla les yeux et lui fit comprendre les tenants et les aboutissants de la frilosité de son pays d'adoption.

Pourtant, en 1952, Van Schendel avait quelque chose du Français qui, à peine débarqué, veut en remonter aux indigènes sur les bonnes manières. L'auteur, arrivé au Québec en pleine Noirceur, n'avait d'abord pas choisi d'y vivre, puis il a commencé par se buter aux portes, presque toutes fermées pour cause de religiosité. Il faut croire que la tradition a perduré dans certains foyers, car ce récit dense et exigeant qu'est *Un temps éventuel* est tombé à l'occasion entre mauvaises mains : un article cuisant de méchanceté et de mauvaise foi fut publié dans *Voix et Images*, une critique passablement xénophobe dont la seule lecture avait « sali » le principal intéressé, selon ses dires mêmes.

TEL QU'EN LUI-MÊME

Quoi qu'il en soit, *Il dit*, malgré son statut ingrat d'ébauche, intéressera les universitaires attachés à l'homme et à l'œuvre ainsi que tous ceux qui savent, pour le malheur de Van Schendel mais aussi pour sa propre satisfaction, qu'une telle exigence est très loin du goût qui fabrique en ce pays les best-sellers et les Prix des libraires ou des collégiens. Mais ce pays, qui, faute de s'admirer lui-même, s'admire à travers ses intellectuels — qu'il ne cesse pourtant de repousser dans la marge —, ce pays qui ne veut pas (se) penser sait-il seulement qu'il est tombé tout petit dans la soupe aux légumes telle qu'elle a été réinventée par l'un de nos plus talentueux jardiniers ?

Si je ne donne pas d'étoile à *Il dit*, ce n'est la faute de personne. La liberté de Van Schendel n'apprécierait pas ce type d'évaluation. J'aurais trop peur que le vieux professeur m'apparaisse une nuit pour me reprocher ma barbarie : « Mais enfin !!! »

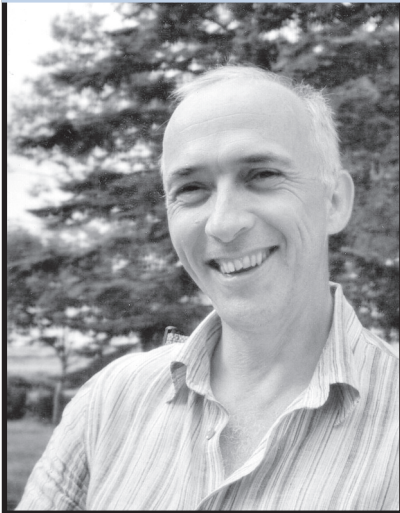


Paul Bélanger, *Répît*, Montréal,
le Noroît, 2009, 77 p., 16,95 \$.

Dans l'atelier

On ne sera pas étonné par ce nouveau livre de Paul Bélanger, tant y sont ressassés les mêmes thèmes et les mêmes obsessions qu'avant : le regard sur soi, la promiscuité des ombres et le Temps, qui traverse le poète et n'en finit pas de le saisir d'étonnement.

En première de couverture, occupant toute la page, une photographie couleur du bureau de l'Auteur : pâle table d'écriture, bois chaud sans contour, objets qu'on dirait légèrement étirés. Tout semble apprêté pour un confortable exercice de création : la pièce est un refuge à la fin du jour, et quelque substance florale y servira d'adjuvant à l'imaginaire (il est question dans le livre des « drogues » qui ont permis au poète d'élargir sa quête).



PAUL BÉLANGER

Pourtant, *Répit* n'est pas sans insister sur l'aspect dérisoire d'une telle entreprise, vivre-penser-écrire, et sur la minceur du résultat obtenu. Devant la coutumière humilité du poète, on se dit qu'à force d'insistance, la modestie portera un jour ses fruits.

SOUS INFLUENCE

C'est peu de dire que Paul Bélanger fut marqué par son compagnonnage avec le regretté Michel Beaulieu. Il y a, un peu partout dans *Répit*, cette manie que le grand poète

avait osé ériger en règle personnelle de versification : le fameux enjambement. Ici, le sens s'en trouve multiplié, certes, mais la lecture en est hachurée, et le plaisir quasiment refusé :

*Qu'on me pardonne si je suis
humain je tends la main
à mon silence cédant
mon tour venu à l'inlassable
recommencement* (p. 62)

Le livre insiste donc sur l'attitude du poète isolé qui s'étudie lui-même, d'un regard en biais. Chez Bélanger, la poésie est un art de vivre, une manière d'avancer.

Les phrases ont parfois un caractère plate-ment descriptif, à tel point que la recherche du *poétique*, et avec elle tout l'appareil métaphorique, est reléguée au second plan. Ce qui donne lieu à des pages où la charge d'évocation est assez mince et à certaines expressions qui volent la vedette par excès de prosaïsme : « face à l'étrangeté de la situation » (p. 51) « tel est mon lieu archaïque si j'ose dire » (p. 76, c'est moi qui souligne).

Ainsi, Bélanger écrit souvent comme il parle. Ce n'est pas un défaut en soi, mais on n'aime guère retomber aussi vite sur le plancher des vaches. Sans compter que le livre commence comme un roman : « jour de répit devant le fleuve sans vagues / où je suis venu me reposer quelques jours ». (p. 9) Ça fait pas mal de jours... Et où est la recherche poétique dans le second vers, même dans le premier ? Est-ce un choix ? Est-ce de la facilité ? Oui et oui. Avec les avantages et les inconvénients.

CHEZ LES OMBRES

Puisqu'on peut très bien ne pas les voir, ces défauts ne font pas un mauvais livre, et Paul Bélanger, éditeur au Noroît, a acquis de haute patience sa place dans le corpus québécois. On lui sait gré d'une telle attention portée à sa propre errance et d'une grande fidélité au chemin élu dans les premières années — même si, en écriture comme ailleurs, la fidélité à un style n'est pas toujours souhaitable. Mais il reste qu'on est souvent heurté par l'absence de musique et d'harmonie dans des phrases dont le rythme et la sonorité, mal étudiés, agacent l'oreille. « Il avait repris dès après leur départ » (p. 10) Mais j'avoue avoir l'oreille sensible...



Je partage son penchant pour les fantômes, et il a raison de leur rendre hommage, malgré la forme assez prosaïque de l'énoncé : « Je vis dans la proximité des ombres / sans leur amitié je ne serais pas / seulement étouffé par la solitude / je vivrais la déréliction même ». (p. 66)

★★★ 1 / 2

Yves Boisvert, *Classe moyenne*, Trois-Rivières / Differdange, Écrits des Forges / Éditions Phi, 2009, 96 p., 10 \$.

Une volée de Boisvert

Les poètes sont-ils là pour gueuler à notre place ? C'est probablement inclus dans leur description de tâches, mais la plupart rechignent à se sacrifier — on les comprend —, râlent sur l'ingratitude du rôle et sur l'écriture en coup de poing qu'il implique. Yves Boisvert, lui, ne s'enfarge pas dans les fleurs du tapis.

Tout poètes que nous soyons, nous sommes susceptibles — et probablement suspectés —, de faire partie de cette classe moyenne que fustige Boisvert. L'homme est, je crois, de l'École Patrice-Desbiens, qu'il a jointe dès l'inauguration avec, déjà, un certain bagage de publications. Mais on se demande si l'élève n'a pas dévié, voire décroché en cours de scolarité et s'il a bien reçu sa patente : ce livre est loin de la poésie telle que je la conçois, un précipité de sens, un rythme, une harmonie, un éclair nécessaire dans le noir.

« Chez Réno Dépôt / prélart d'apparence faux-bois / et carreaux de tuiles moirées pour cuisinette / ou chiottes Vétro Daltile » (p. 64) Si le poème est le creuset de notre lucidité — il s'en fait même ici le bidet — et le messenger de notre mécontentement, il ne peut être, en aucun temps, un simple garrochage de n'importe quoi.

MON REFUGE, Ô MON VOLCAN

J'ai de la sympathie pour les écorchés vifs. J'ai aussi bien de l'estime pour le poète Boisvert. Mais nous sommes tous des écorchés ! Tous, nous vivotons aux portes d'un asile de fous, là où les moins fous s'exercent patiemment, jetés dans les bosquets avec leur écritoire, à donner une forme à leur terrible et si oppressante frustration, à en faire de l'art.

Il y a eu de bons livres signés Yves Boisvert, il y en aura d'autres. Le Noroît a déjà publié un fort beau recueil (que je n'ai pas sous la main). À l'époque de ses forces vives, l'homme aurait pu, ou dû, prendre le siège laissé vacant par un Gilbert Langevin. Mais le prince ne torchait jamais ses poèmes. À quoi semble se résigner l'auteur de ce haro sur la Majorité confortable. ■

